

TANTALE

MÉTAL PRÉCIEUX
& ARGENT SALE

ÉDITIONS LA BOUQUOTTE

POLAR
black Berry

ÉRIC YUNG

Collection « black Berry »
Directeur de collection : Pierre-Olivier Lombarteix



www.labouinotte.fr

© Éditions La Bouinotte

Tous droits de reproduction, adaptation et traduction réservés pour tous pays.

ISBN : 978-2-36975-236-3

Coordination éditoriale : Gilles Boizeau – Pierre-Olivier Lombarteix

Composition couverture : Isabelle Gaudin Fomproix

Composition : Aurélie Camarasa – aurelie.camarasa@yahoo.fr

Auteur de l'illustration de couverture : Clara Audureau – audureau.clara@gmail.com

Remerciements de l'éditeur à Michèle Jusserand.

Éditions La Bouinotte
26, rue de Provence, 36000 Châteauroux
www.labouinotte.fr

Eric YUNG

TANTALE

Métal précieux et argent sale

ROMAN

Éditions La Bouinotte
Châteauroux
2024

INFOS TECHNIQUES

TITRE : Tantale, métal précieux et argent sale

GENRE : Polar

AUTEUR : Éric Yung

FORMAT : 15 x 21 cm

237 pages

EDITEUR : La Bouinotte

ISBN : 978-2-36975-236-3

EAN : 9782369752363

PRIX PUBLIC : 19 €

POIDS : 320 g

SORTIE : 23 mars 2024



DISTRIBUTION

• Éditions La Bouinotte
26 Rue de Provence
36000 CHÂTEAURoux
02 54 60 08 06
SIRET : 390 998 375 000 62

Commerciale :
Vanessa GAGÉ
06 79 97 86 88
vanessa.gage@labouinotte.fr

Gestion des commandes :
Juliette MASCLE
commandes@labouinotte.fr

RÉSUMÉ

En quelques heures, trois cadavres sont découverts dans les environs si paisibles de La Rochelle. Deux hommes et une femme, jeunes, tués d'une balle dans la tête, tous délestés de leurs chaussures.

Un mode opératoire qui fait crépiter les logiciens de l'Unité Lutèce. Cette brigade parisienne du « 36 », au statut incertain et confidentiel, commandée par George Carteron, est habilitée au traitement des dossiers sensibles, ceux qui font trembler la République. Et l'affaire semble sérieuse, bien au-delà d'un simple règlement de compte. Car les trois victimes sont, à des degrés divers, des militants écologistes actifs. La piste se resserre quand l'analyse des semelles de leurs chaussures, retrouvées fortuitement, révèle la présence de tantale, « métal rare » qui entre dans la composition d'équipements sensibles. Ce ne sont pourtant que les prémices d'une longue enquête dans les arcanes sombres de la politique et de la criminalité internationale.

Éric Yung nous livre un polar passionnant sur un sujet brûlant, révélant en spécialiste les dessous d'un dossier ardu aux ramifications insondables.

AUTEUR

ÉRIC YUNG

Inspecteur de l'anti-gang jusqu'en 1978, il se tourne à partir de 1980 vers le journalisme de presse écrite et devient en 1983 producteur délégué à France Inter puis rédacteur en chef du service des informations générales de France Inter. Il collabore aussi à France Bleu Paris. Aujourd'hui écrivain, il est l'auteur de plusieurs livres (romans, nouvelles, documents, biographie, anthologie et essais).

DU MÊME AUTEUR

ESSAI

- *Landru - 6H10 - Temps Clair*, éditions Télémaque.
- *Charles Manson et l'assassinat de Sharon Tate*, L'Archipel, juin 2019.

ROMANS

- *La Tentation de l'Ombre*, éd. du Cherche Midi - Gallimard (Folio).
 - *Le Diable est un assassin*, éditions Plasma.
 - *Du cambriolage considéré comme l'un des beaux-arts*, éd. Cherche Midi.
 - *Chambre noire* in *Mon sexe*, éditions Baleine.
 - *Un silence coupable*, éd. du Cherche Midi, 2008.
 - *Les Nouvelles archives de l'étrange*, éd. du Cherche Midi, 2010.
 - *Mon ami le bourreau*, éditions Biro, 2010.
 - *Un après-midi de chien. Caillol et moi. Récit. Crimes et Châtiments n° 2* - Avril 2012.
 - *Escroqueries légendaires et autres histoires de la délinquance astucieuse*, éd. du Cherche Midi, 2016.
 - *La tentation de l'ombre*, éditions De Borée, réédition en livre de poche, 2018.
 - *L'assassin et son bourreau*, éditions De Borée, 2018.
 - *Les archives de l'Insolite*, éditions Marivole, 2018.
 - *Five points*, éditions de Borée (collection « Marge noire »), 2021 - Prix du roman 2022 (Salon du livre de La Saussaye).

NOUVELLES

- « Nouvelles archives de l'étrange », Radio France, 2009.
- « Mémoires de flic », in le recueil *Nouvelles de Mai 68*, éditions du Caïman, 2018.
- « Les agapes de la sainte Odile », in la revue littéraire *Vorace*.
 - « Mémoires de flic », parue dans l'ouvrage *Des nouvelles de Mai 68* aux éditions du Caïman.
- « Le nabot du roi » parue dans le recueil *500* aux éditions du Horsain.

*Une amitié qui ne résiste pas aux actes
condamnables de l'ami n'est pas une amitié.*
E. Alain

*La vengeance est boiteuse,
elle vient à pas lents mais elle vient.*

Victor Hugo (Hernani)

PROLOGUE

Depuis un bon bout de temps le « 36 » avait fermé ses portes. Plus personne n'empruntait les cent quarante-huit marches du fameux escalier « A » du quai des Orfèvres qui, du rez-de-chaussée au sixième étage, avait desservi la brigade criminelle, des « stupés », de la répression du banditisme et de l'antigang, les principaux services du siège mythique de la police judiciaire parisienne. Bon gré, mal gré, les flics avaient abandonné la « tour pointue » et ses souvenirs pour s'installer dans des locaux plus fonctionnels de la rue Bastion, dans le 17^e arrondissement. Le jour de l'inauguration du nouveau bâtiment, le Préfet de police avait voulu éloigner au plus loin que possible les regrets du déménagement. Dans son discours, il avait donc insisté sur la dimension légendaire du « 36 », adresse à la fois ancienne et nouvelle du site officiel de la « Direction Régionale de la Police Judiciaire de la Préfecture de Police de Paris ». Durant son laïus, d'un ample mouvement du bras droit lancé en demi-cercle, il avait désigné le nouvel immeuble de verre et de fer élevé derrière lui et, le haut fonctionnaire, avec son fier accent gascon, avait dit : « Nous n'avons pas quitté le « 36 » puisque nous y sommes encore et y resterons à jamais. Le numéro « 36 » n'est pas le fruit du hasard, il n'est pas non plus le choix arbitraire d'un préposé des postes ou de je ne sais quelle autre administration, il n'est pas l'indicatif ordinaire d'un lieu, d'une adresse. Le « 36 », est un nombre célèbre sur toute la planète. Il s'est imposé par l'Histoire, la grande Histoire de la police judiciaire parisienne. Le « 36 » est éternel ! »

Le titre de Georges Cormeron, sa fonction et son prestigieux passé professionnel l'aurait autorisé à se tenir parmi les « officiels » présents au transfert géographique de la « PJ ». Une grande fête que cette manifestation attendue depuis très longtemps à laquelle il s'était gardé d'assister. Son manque d'intérêt pour les événements plus ou moins mondains qui font la vie parisienne, son souci de discrétion aussi, lui avaient fait bouder la cérémonie et l'immense pince-fesses qui avait suivi les ennuyeuses litanies hiératiques des cadors de la « grande maison ». Dans un soi-disant élan républicain, le gotha politique français, les poulets de tous grades et rangs et les quelques vedettes de cinéma qui, une fois au moins, avaient incarné un commissaire héroïque ou un lieutenant marginal en lunettes noires, copie conforme du flic américain qui semblait évadé d'un écran de Broadway, étaient présents.

Georges Cormeron était un homme aimable et d'une grande curiosité des choses de l'existence, mais son tempérament calme et posé, le quotidien réglé par les habitudes, ne l'incitaient guère à fréquenter le monde et ses imprévisibles rencontres. Par ailleurs, le décès de son épouse lors d'une excursion en haute montagne l'avait rendu taciturne et avait accentué le besoin de solitude dont il était déjà friand. De toute façon son job particulier de « détaché » du ministère de l'Intérieur sans autres précisions, expression aussi elliptique que circonspecte puisée dans le secret des formules administratives, lui interdisait presque de se montrer en public. Alors, qu'aurait-il fait à piétiner le trottoir ou le hall d'entrée de la rue Bastion ? Pourquoi aurait-il tendu le cou pour entr'apercevoir à la tribune d'honneur quelques ministres aux visages falots, les torsos emprisonnés dans des costumes serrés et gris et devant un aréopage de gloutons prêts à se précipiter sur les petits fours et le champagne de mauvaise qualité ? Rien ! Georges Cormeron n'avait pas sa place à ce genre de fête. D'ailleurs, le jour de l'inauguration et à ce moment-là, il était installé à la terrasse du Soleil d'Or, la brasserie située à l'angle du boulevard du

Palais et du quai du Pont neuf, à cent mètres de l'ancien « 36 » où, au demeurant, il n'avait jamais mis les pieds. Contrairement à la majorité de ses collègues il n'en percevait pas la dimension historique hormis, peut-être, le rôle de quelques fonctionnaires qui avaient, au temps de l'occupation allemande, refreiné l'enthousiasme collaborationniste des sbires des commissaires Bussières et Dides ou de l'inspecteur David, le patron des brigades spéciales. Il est vrai, qu'à l'époque, on disait que le « 36 » était le siège de la police judiciaire parisienne mais aussi celui de la Franc Maçonnerie. C'est l'activisme de quelques « frères » qui aurait permis à une centaine de juifs, deux cents peut-être, d'échapper à la rafle du 16 juillet 1942. Une goutte d'eau pure dans une benne à lisier, pensait Cormeron. Le reste ? Il considérait que la célébrité du lieu s'était forgée grâce à la notoriété des voyous et à Jules Maigret, un flic imaginaire. Un curieux paradoxe ! Le grand public pouvait citer les noms de célèbres criminels qui y étaient passés tels le docteur Petiot, Désiré Landru, Bonnot et sa bande, Jacques Mesrine etc., mais ne pouvait pas nommer un seul des policiers qui, durant un siècle, s'y étaient distingués.

Georges Cormeron, assis à la terrasse du « Soleil d'Or », songeait à tout cela en tournant la petite cuillère dans la tasse de café posée devant lui et qui refroidissait alors qu'il aimait le boire presque bouillant. Mais son attention était mobilisée sur un filet, un court article de la page des faits-divers de son journal matinal qui rapportait qu'une inconnue, âgée d'une trentaine d'années, avait été découverte les pieds nus dans une mesure délabrée, vestige des anciens abattoirs proches des fortifications du quartier Sainte-Maxime à La Rochelle. Elle avait le crâne fracassé par une balle de trente-huit.

C'est ce jour-là que cette étrange affaire criminelle reprise et suivie plus tard par la presse sous le nom du « Mystère des morts aux pieds nus » a débuté.

CHAPITRE I

Georges Cormeron s'imposait, au gré de son emploi du temps, la ponctualité. Il n'aimait pas faillir à ce qu'il appelait « la politesse des rois » et veillait à honorer ses rendez-vous à la minute près. Il était huit heures pile et, pareil aux autres jours, il quitta la terrasse du « Soleil d'Or », le bar éloigné de son bureau de cinq ou six minutes à pied. À peine le Commissaire Divisionnaire était-il arrivé au service et avait ôté sa veste pour la poser sur le dossier du fauteuil, que l'officier de permanence, déjà présent, l'interpella pour lui signaler ce qu'il nomma une « affaire bien curieuse ».

— Je ne sais pas ce que ça vaut mais ce crime est insolite. Il y a dix minutes, le « national¹ » signalait la découverte d'une femme tuée d'une balle dans la tête. Elle a été trouvée du côté de l'ancien cimetière proche des fortifications, dans le quartier Sainte-Maxime de La Rochelle. Elle avait les pieds nus. Ce n'est pas banal. Et puis, le message signale un autre cas presque identique et aussi étrange que le premier. Le cadavre d'un homme, la poitrine criblée de chevrotines, a été localisé dans un coin peu fréquenté du marais de Tasdon situé à deux kilomètres du centre-ville de La Rochelle. Et, particularité : il avait les pieds nus lui aussi. C'est drôle, non ?

— Pour l'ancien cimetière... J'ai vu ça dans le journal tout à l'heure sinon tu ne peux pas imaginer à quel point je me tords de rire à chaque fois qu'on ramasse des gens assassinés aux quatre

1. L'unité Lutèce nomme ainsi l'ordinateur central qui diffuse et signale en permanence toutes les affaires criminelles dont les services de police de France sont saisis officiellement.

coins de la France... Ceci dit, tu as raison : ces morts ne seront probablement pas nos futurs clients. Deux personnes exécutées, des pieds nus... le hasard sûrement. C'est loin de ce que nous traitons habituellement. Mais sait-on jamais.

Messaline, Jean-Baptiste, Marc, Richard et Marcel, les proches collaborateurs de Georges Cormeron, étaient arrivés en même temps. C'était souvent le cas d'ailleurs. À croire qu'ils se donnaient rendez-vous à on ne sait quel lieu de rencontre et qu'ils prenaient le métro ensemble pour se pointer, d'un même pas, au boulot juste à l'instant précis où les premiers effluves de café frais, préparé par le garde de nuit avant son départ, envahissaient l'espace de tout le service. Dès lors, les quatre adjoints de Cormeron suivaient un véritable rituel sans lequel la journée, s'il n'était pas respecté, ne pouvait pas débiter. Sans un mot, même pas un bonjour poli, ils retiraient leur veste et blouson, les suspendaient à des cintres déginglués accrochés à la barre du placard à balais, ôtaient leur arme des holsters et les rangeaient dans l'un des tiroirs de bureau puis filaient chercher le premier gobelet empli du petit noir, potion dont la magie avait le pouvoir d'effacer les dernières traces de sommeil. Enfin, ils s'asseyaient derrière leur table de travail et allumaient les ordinateurs.

— Quelqu'un a-t-il lancé une alerte sur une histoire de cadavres aux pieds nus ? demanda Messaline.

— Oui, moi. Pourquoi ? demanda Cormeron.

— Parce que le « national » signale une troisième victime de meurtre, un homme d'une bonne vingtaine d'années tué d'une seule balle tirée à l'arrière du crâne et retrouvé, pieds nus, dans une masure délabrée de la forêt de Saint-Rogatien en direction de Clarette. C'est à quinze minutes, en voiture, de La Rochelle. L'affaire est traitée par l'antenne de la « criminelle » de la D.I.P.J¹.

À l'énoncé de la nouvelle, Georges Cormeron se tassa dans son fauteuil et, comme à chaque fois, lorsque sa curiosité était titillée

1. Direction Interrégionale de la police judiciaire.

par l'in vraisemblable, retira du poignet gauche la vieille montre mécanique portée autrefois par son père et la posa devant lui. Le cadran sous les yeux, il imita l'acteur Louis Jouvet dans la réplique célèbre de « Drôle de drame » : « Bizarre bizarre... comme c'est bizarre » pour signifier, à voix haute, que trois macchabées sans godasses découverts dans un périmètre restreint des alentours de La Rochelle, constituait un mystère. Et cela méritait l'attention.

• • •

Le bureau de Georges Cormeron et son équipe est situé dans le vieil immeuble du Quai de l'Horloge qui abrite aussi la Cour de Cassation. Ouvert sur la Seine, il occupe l'ensemble des pièces du quatrième étage, c'est-à-dire une bonne dizaine dont une est flanquée d'un grand placard où – au fil des ans – se sont accumulés des centaines de dossiers posés en vrac à même le sol. Certains d'entre eux – et c'est dire leur importance – portent la mention « SECRET » marquée au tampon rouge. Le citoyen lambda qui se fait une haute idée des affaires d'État peut s'étonner de voir traîner au fond d'un cagibi des archives au contenu sensible et librement accessibles aux curieux. Mais aussi contradictoire que cela puisse paraître ce fouillis, ce manque de soins pour des documents censés être primordiaux pour la nation est, très souvent et bizarrement, l'apanage des administrations. En vérité, les services étatiques sont plus enclins à se débarrasser des dossiers qui ont alimenté les scandales politiques du pays plutôt que de les classer sur des étagères propres et ordonnées et ce, au risque de les retrouver trop facilement dès lors qu'ils ont nourri les infamies républicaines. Les capharnaüms sont les armoires de l'oubli. C'est ainsi !

« L'Unité Lutèce » n'apparaît nulle part dans les annuaires officiels du ministère de l'Intérieur. Peut-on rêver mieux lorsque l'on veut être discret ? Cette volonté, certes de nature policière mais aussi politique, est une arme efficace contre les combinards,

margoulines, agioteurs et autres malfrats qui ont le talent de très bien gagner leur vie avec des actes malhonnêtes dont l'initiative leur appartient rarement. Comment ces gens-là pourraient-ils se méfier et craindre un service de l'État qui, officiellement, n'existe pas dans l'organigramme de la police nationale ? À supposer qu'une rumeur prétende l'existence d'une cellule d'enquête secrète aux pouvoirs judiciaires immenses, les malfaiteurs en col blanc, une espèce à part dans la communauté criminelle, ne le croiraient pas. Ces gens-là, imbus d'eux-mêmes et gonflés d'orgueil, ne s'embarrassent pas des « on-dit » tant ils se considèrent trop importants pour céder aux ragots. Georges Cormeron les a observés durant des années et sait que ces chevaliers d'industrie confondent convictions et certitudes, se vantent d'une prétendue influence sur les décisionnaires, se persuadent qu'ils sont au fait d'informations rares et précieuses pour le « business » et qu'ils sont avertis, par des relations haut placées, de toute intervention extérieure qui pourrait nuire à leurs intérêts. Par ailleurs, ce petit monde a le besoin – ce qui le perd souvent – d'étaler des richesses (qu'ils n'ont pas toujours) pour épater des gogos, êtres crédules rêvant de fortunes chimériques. Un ensemble de traits de caractère qui, selon leurs certitudes, les éloigne de l'idée qu'un jour ils puissent être arrêtés par un service de police dont ils n'ont jamais entendu parler. Tous ces individus composent une grande partie de la clientèle de Cormeron et des trois adjoints qui l'assistent : hommes d'affaires véreux dont l'image est cependant honorable dans le milieu de la finance et du commerce international, floppée de sbires sans scrupules et exécuteurs des basses besognes au service du gotha des affairistes mondiaux et de quelques élus corrompus.

Cette brigade, si elle en est une, a vu le jour dans l'urgence il y a vingt-cinq ans. Le dossier était explosif ! Une affaire complexe avait drainé dans son sillage des espions, des financiers, des militaires, un sultan, des chefs d'État, d'habiles forbans et dirigeants de

banques installés dans des paradis fiscaux, des intermédiaires trop zélés pour être honnêtes, quelques truands et bien d'autres personnages rompus aux escroqueries en tous genres. En résumé, le scandale avait débuté lorsque des rumeurs ministérielles, rapportées aux oreilles du Président de la République en exercice, avaient prétendu que son félon de Premier Ministre avait l'intention de se présenter contre lui à la prochaine élection et qu'il avait, pour financer sa campagne électorale, encaissé en loucedé une dizaine de millions de francs¹ sous forme de commissions. De l'argent tombé dans son escarcelle en remerciement de services rendus lors d'une vente de fré-gates, des bateaux d'escorte de la marine nationale, à un émirat arabe et de trois sous-marins aux autorités pakistanaïses. Les accords avaient été dénoncés et, en représailles, des militaires de haut-rang d'Islamabad auraient fomenté un attentat qui a tué quatorze Français et blessés quarante personnes. Une tragédie qui ne devait plus, ne pouvait plus et jamais, se renouveler d'autant que la dimension crapuleuse de l'affaire avait impliqué dans ce drame des hommes politiques français et étrangers. Ce dossier politico-financier aux conséquences criminelles avait failli mettre la France au ban de l'indignité universelle. Il avait donc fallu préserver les intérêts nationaux, enrayer toute tentative de corruption internationale et prévenir les interventions suspectes de personnages indésirables dans les marchés d'État. Ainsi était née l'Unité Lutèce.

Le commissaire divisionnaire Cormeron a pris les rênes de cette « section » de renseignements, de prévention et d'actions une vingtaine d'années après sa création. À l'inverse des deux patrons de la police judiciaire qui l'avaient précédé et dont la réputation de mollesse et d'inefficacité était notoire, Georges Cormeron – qui avait travaillé longtemps dans un office central chargé de lutter contre le financement terroriste – avait, dès son arrivée, réorganisé, sur le fond et la forme, le fonctionnement du service et lui

1. Soit environ un million six cent mille Euros.

avait obtenu des moyens matériels et financiers considérables. Par ailleurs, Cormeron avait négocié auprès du chef du gouvernement et du ministre de l'Intérieur que l'Unité soit uniquement placée sous leur contrôle administratif et politique. Un statut particulier dans la fonction publique pérennisé par un décret du président de la République qui autorisait Cormeron et ses fonctionnaires à prendre, sans en référer à la hiérarchie policière interne, d'éventuelles initiatives et en particulier, si cela était nécessaire, à demander assistance aux organismes de renseignements français et même au très secret groupe « Action » de la Direction Générale de la Sécurité Intérieure.

• • •

« L'unité Lutèce » compte une bonne centaine de policiers, tous des officiers de police judiciaire triés selon des critères de compétences absolues dont certaines sont peu conformes – *a priori* – au métier de flic. Par exemple, l'un d'eux est, au sein du groupe, spécialisé dans la serrurerie ; une cocasserie policière qui dissimule une activité plutôt connue dans le petit monde de la truanderie sous le nom de monte-en-l'air. Ouvrir des portes sans les abîmer et surtout savoir les refermer sans laisser de traces, accéder – sans effraction – à des locaux placés sous surveillance électronique et vidéo, pénétrer dans un appartement pour y placer des mini-caméras et des micros etc. est un savoir-faire bien utile dans les missions « délicates » c'est-à-dire dans celles effectuées aux limites de la légalité. D'autres sont des techniciens hors pairs en radiophonie et rien de ce qui est dit et écouté dans le monde, aucune des conversations transportées sur des lignes téléphoniques via des fils de cuivre ou la fibre qui traversent les mers et océans ou des satellites (même militaires) et tous autres supports médiatiques, ne leur échappe. Et puis, le gros de la troupe est constitué de filochers. Rois du terrain ils sont issus des prestigieuses brigades

de recherche et d'intervention, de la répression du banditisme ou des « stups ». Tous ces policiers volontaires ont été choisis par Georges Cormeron ou l'un de ses proches collaborateurs, des commissaires principaux, âgés pour les trois premiers de la trentaine et pour le dernier d'une petite cinquantaine : Messaline Couffy alias « Sésame », Jean-Baptiste Robert dit « J.B », Richard Giordano dénommé le « Massaliote » pour être né dans le quartier de la « Belle de mai » de la cité phocéenne et Marcel Ibrahim le plus vieux d'entre eux. Marcel était surnommé le « Veuf ». Il était fiancé à une jeune et jolie italienne prénommée Giulia, qui se tua dans un accident au volant d'une voiture la veille de leur mariage. L'union conjugale avait été néanmoins célébrée à titre posthume une semaine après la tragédie en présence de Georges Cormeron, le témoin de Marcel Ibrahim.

L'élégance de Messaline est discutable. Ses vêtements probablement achetés dans les boutiques plus ou moins « branchées » du quartier des Halles ou sur les marchés aux puces laissent deviner un tempérament bohème. Chaussée de bottines aux talons éculés, elle est toujours vêtue d'un vieux jeans blanchi par les ans, de tee-shirts blancs ou noirs floqués de graphismes inspirés du « Streets art » et couverts, été comme hiver, d'un chandail noir fatigué aux manches et protégé par un blouson de cuir marron dont le col est décoré de « pin's », des insignes piqués à la gloire de groupes de rock'n'roll anglo-saxons. Cette tenue donne à la jeune femme de trente-trois ans une dégaine un peu canaille. Universitaire brillante, érudite aux choses de l'histoire et de la réseautique, elle a un goût particulier pour les XVIII^e et XIX^e siècles et possède un doctorat en sciences numériques. Ses savoirs la font intervenir dans des affaires complexes et permettent des prouesses informatiques que peu de gens peuvent se vanter d'accomplir. Elle est la Sésame, d'où son surnom, qui ouvre et visite n'importe quel programme, logiciel ou on ne sait quel autre serveur sophistiqué. Qu'importe les murailles de chiffres cryptés qui, en principe, garantissent aux

TANTALE

MÉTAL PRÉCIEUX & ARGENT SALE

En quelques heures, trois cadavres sont découverts dans les environs si paisibles de La Rochelle. Deux hommes et une femme, jeunes, tués d'une balle dans la tête, tous délestés de leurs chaussures.

Un mode opératoire qui fait crépiter les logiciels de l'Unité Lutèce. Cette brigade parisienne du « 36 », au statut incertain et confidentiel, commandée par George Carteron, est habilitée au traitement des dossiers sensibles, ceux qui font trembler la République. Et l'affaire semble sérieuse, bien au-delà d'un simple règlement de compte. Car les trois victimes sont, à des degrés divers, des militants écologistes actifs. La piste se resserre quand l'analyse des semelles de leurs chaussures, retrouvées fortuitement, révèle la présence de tantale, « métal rare » qui entre dans la composition d'équipements sensibles.

Ce ne sont pourtant que les prémices d'une longue enquête dans les arcanes sombres de la politique et de la criminalité internationale.

Éric Yung nous livre un polar passionnant sur un sujet brûlant, révélant en spécialiste les dessous d'un dossier ardu aux ramifications insondables.

ÉRIC YUNG

Inspecteur de l'anti-gang jusqu'en 1978, il se tourne à partir de 1980 vers le journalisme de presse écrite et devient en 1983 producteur délégué à France Inter puis rédacteur en chef du service des informations générales de France Inter. Il collabore aussi à France Bleu Paris. Aujourd'hui écrivain, il est l'auteur de plusieurs livres (romans, nouvelles, documents, biographie, anthologie et essais).

19 €

ISBN : 978-2-36975-236-3

POLAR
Black Berry

ÉDITIONS LA BOUINOTTE
www.labouinotte.fr

